

sera terminé, sans lui permettre d'en refaire une note; un dédit est signé, et trois semaines après, jour pour jour, on joue la *Dame blanche*. A la répétition générale, les sociétaires offrent une magnifique tabatière à Boieldieu; on lui fait jurer de donner dans un an les *Deux Nuits*, opéra qu'il avait interrompu pour la *Dame blanche*, et dont près de deux actes étaient écrits: il prononce le serment solennel, et livre ses *Deux Nuits*... trois ans et demi après. » La *Dame blanche* fut terminée, apprise, répétée et jouée en vingt et un jours.

Boieldieu se récria, dit-on, le jour où Guilbert de Pixérécourt décida que la pièce serait jouée le surlendemain. Son ouverture n'était pas faite, et certainement il n'aurait pas le temps de la composer. « Cela ne me regarde pas, répliqua Pixérécourt. On se passera d'ouverture s'il le faut, mais l'ouvrage est prêt, et le traité formel. On jouera la *Dame blanche* après-demain. » Désolé de cette rigueur insolite, Boieldieu rentra chez lui, et, appelé à son aide ses deux élèves favoris, Adolphe Adam et Théodore Labarre, il vint à bout d'orchestrer en une nuit cette ouverture qui, malgré sa popularité, n'est pas le meilleur morceau de l'ouvrage, et que Boieldieu avait, dit-on, l'intention de refaire plus tard, si la mort ne fût venue l'enlever.

Un an après l'éclatant succès de la *Dame blanche*, quand cent cinquante représentations eussent dû épuiser la vogue de l'opéra, la salle Feydeau ne pouvait suffire à l'empressement des spectateurs. C'est aussi que jamais Boieldieu n'avait déployé tant de variété dans le style, tant de jeunesse et de nouveauté. Il sut produire les plus grands effets sans recourir à l'abus et à l'étrangeté des modulations, et en observant partout l'unité tonale. Son harmonie est simple dans sa richesse. En un mot, cette partition porte le cachet des œuvres impérissables. Le motif du chant de la tribu d'Avenel, au troisième acte, est celui d'une ballade écossaise, ce qui n'ôte rien au mérite de Boieldieu; car, en pareil cas, la mise en œuvre est tout: or, le maestro en a tiré une mélodie admirable.

L'âme de Boieldieu était à la hauteur de son génie. Aussi fut-il un des premiers à applaudir aux triomphes de Rossini, à l'époque où il était de mode de critiquer l'auteur futur de *Guillaume Tell*. « On ne parlait alors au Conservatoire, rapporte Adolphe Adam, que des *turbotuts* de Rossini; on riait à gorge déployée de ses crescendo et de ses trios en tierces dans les violons: il fallait alors, non-seulement de la conscience, mais encore du courage à un compositeur français, pour se mettre en hostilité avec ses confrères en rendant justice à l'immense génie de Rossini, dont on ne connaissait encore, en France, que deux ou trois partitions. Sitôt qu'il en paraissait une nouvelle, Boieldieu convoquait toute sa classe; l'un de nous se mettait au piano, et on exécutait, d'un bout à l'autre, le nouveau chef-d'œuvre, tandis que notre professeur nous en faisait remarquer les légères taches et les nombreuses beautés. Mes enfants, nous disait-il ensuite, voici la meilleure leçon que je puisse vous donner: il faut, avant tout, étudier les auteurs qui ont du chant, et on ne reprochera pas à celui-là d'en manquer. » Boieldieu montrait peu d'empressement à aborder de nouveau la scène après son triomphe de la *Dame blanche*. Les succès m'ont toujours fait peur, disait-il; le public est comme la fortune, il ne veut pas qu'on revienne trop souvent à la charge. Mais enfin il céda, quoique très-souffrant, aux sollicitations de Pixérécourt, à condition que le poème (un des derniers péchés littéraires de Bouilly), fût remanié complètement par Scribe, l'auteur qui ne touche à rien sans en faire un succès, » disait un critique du temps. Ce poème (confié d'abord au compositeur Daussoigne) ressemblait bien plus à un cadre de comédie d'intrigue qu'à un canevas d'opéra-comique. Il contenait une surabondance d'incidents peu développés, et l'action était insuffisante pour remplir trois actes. Il avait, de plus, ce parfum de vétusté, apasage des ouvrages reliés dans les cartons. Puis, il fallait aussi adapter au talent de Chollet et de Mme Pradier des rôles écrits en vue de Martin et de Mlle Prévost. Scribe ne réussit pas entièrement à vaincre les obstacles. Il put bien mouvement l'action, saupoudrer les scènes de mots spirituels, mais l'opéra montrait toujours le bout de l'oreille. Cet opéra était promis et attendu depuis longtemps, lorsqu'un débat survint entre M. Ducis, le nouveau directeur de l'Opéra-Comique, et Ponchard, qui avait encore retarder son apparition. Voici un fragment de la lettre que le ténor adressa à divers journaux à cette occasion: « Loin d'avoir reculé devant le rôle que M. Bouilly m'avait confié, ou de l'avoir abandonné légèrement, j'ai fait, pour le conserver, tout ce qu'il m'était possible de faire. Il n'a pas dépendu de moi qu'une heureuse transaction ne me laissât la création d'un rôle auquel je n'ai renoncé que forcément. Après avoir obtenu gain de cause dans une discussion relative à mon congé, et dont le motif était le retard que j'ai apporté involontairement à la représentation des *Deux Nuits*, j'ai proposé à M. Ducis de lui abandonner, à titre de dédommagement, la moitié de ce congé, dont la durée doit être de deux mois et demi, et de lui céder la seconde moyennant la somme de 7,500 fr.; cette proposition n'a pas été acceptée. Malgré les instances des auteurs, rien n'a

pu amener M. Ducis à un accommodement; il exige l'abandon entier de mon congé: mes intérêts ne m'ont pas permis d'aller jusque-là. » Ni sa reconnaissance pour Boieldieu, auquel il devait son plus beau rôle... Lemonnier se chargea du personnage de lord Fin-gar. Des malveillants ayant tenté, le premier soir, de manifester quelque opposition dès le commencement de l'ouvrage, une voix cria: « A bas les stipendiés de Ponchard! » et le calme se rétablit jusqu'à la fin de l'opéra. Quelques manifestations hostiles accueillirent alors les noms des paroliers, livrés aux spectateurs par Chollet. Le public ayant demandé le compositeur, l'artiste vint dire qu'il était parti fort indisposé. L'enthousiasme des dilettantes insistant, Boieldieu parut enfin, chancelant sous le poids de l'émotion. Cette partition, qui se maintint plusieurs années au répertoire, n'exerça jamais une très-grande influence sur les recettes; ce qui n'a pas empêché nombre de morceaux de rester populaires. Nous citerons entre autres les couplets: *Le beau pays de France*; le grand air de Victor; le finale du premier acte; le fabliau: *Prends garde à toi, me répète mon père*; la romance: *Dans les beaux vallons de Clarence*, où se trouve une phrase délicieuse: *Pour la patrie, quitter sa mie*, et le finale du deuxième acte, avec son: *La belle nuit, la belle fête*. Le découragement s'empara de Boieldieu, qui s'exagéra la faiblesse relative de sa dernière partition. Il demanda et obtint sa retraite comme professeur du Conservatoire. « Le gouvernement, dit M. Cayla, régla généreusement sa pension, et le roi Charles X lui en accorda une sur sa cassette particulière. La révolution de Juillet lui enleva toutes ses ressources, et pendant près d'un an, Boieldieu se trouva sous le coup d'embarras matériels qui aggravèrent sa maladie. Atteint d'une phthisie laryngée qui résistait à tous les remèdes, il alla passer quelques mois à Pise, et revint plus faible qu'avant son départ. Le ministre de l'intérieur accorda enfin au célèbre compositeur une pension de 3,000 fr. sur les fonds destinés aux beaux-arts. Il partit aussitôt pour aller prendre les eaux, mais la maladie le terrassa à Bordeaux. M. Cartigny, alors directeur du théâtre de Bruxelles, mal renseigné sur la position de Boieldieu, proposa, avec une générosité qui l'honore, de donner une représentation au bénéfice de Boieldieu, qui se hâta d'écrire au directeur pour lui apprendre la vérité. Quelques temps après, il revint à Paris presque mourant. « Qu'on me conduise à Grosbois, dit-il, c'est là que je veux rendre le dernier soupir. »

Le corps de Boieldieu repose au Père-Lachaise, à côté de Grétry et de Dalayrac. Aussitôt que la mort du célèbre compositeur fut connue, tous les théâtres lyriques français donnèrent une représentation à bénéfice pour contribuer aux frais du monument qu'on devait élever à l'auteur de la *Dame blanche*. Le ministre de l'intérieur souscrivit pour 1,000 fr. et commanda au sculpteur Dantan un buste pour la salle des séances de l'Institut. La ville de Rouen demanda à la veuve désolée le cœur de son mari, pour le déposer dans le cimetière, où une colonne lui fut élevée aux frais de la cité. Le conseil municipal vota une somme de 12,000 fr., destinée à l'érection d'une statue de l'illustre maestro, qui est placée à l'extrémité de la promenade appelée Petite-Provence. Le même conseil décida, en outre, que cette promenade porterait désormais le nom de *cours Boieldieu*.

BOIELDIEU (Adrien-Louis-Victor), compositeur français, né à Paris, le 3 novembre 1816, fit ses études musicales sous la direction du célèbre compositeur auquel il devait le jour. A la mort de ce dernier, le gouvernement français accorda au jeune Adrien une pension de 1,200 fr. Boieldieu fils débuta dans la carrière musicale, le 18 juin 1838, par *Marguerite*, partition en trois actes, paroles de Scribe et Eugène de Planard, représentée à l'Opéra-Comique. Le poème, un peu trop mélodramatique, offrait d'assez nombreuses situations musicales. La musique, irréprochable au point de vue scolastique, manquait d'originalité. Trois morceaux (un dans chaque acte) donnaient cependant quelques espérances. Malheureusement, M. Adrien Boieldieu montrait dès lors une tendance fâcheuse à copier son père: on n'héritait pas du génie comme d'un immeuble, et c'est la plus noble partie de lui-même qu'un père illustre ne peut pas léguer.

L'*Opéra à la cour*, opéra-comique en quatre actes, de Scribe et de M. de Saint-Georges, musique arrangée par MM. Grisar et Adrien Boieldieu, et représentée à l'Opéra-Comique le 16 juillet 1840, n'était qu'un pastiche disposé avec habileté pour faire briller la voix de Botelli et de Mme Eugénie Garcia. A la fin de la première partie se trouvait une invocation à tous les grands noms de la musique moderne, chantée par Chollet. Ce morceau, sorte de pot-pourri, rappelait les motifs les plus saillants d'une foule de partitions. Les auteurs n'avaient pas ménagé la louange aux compositeurs vivants:

Vous dont je veux envahir le domaine,
O divin Rossini!
Et vous, Cherubini,
Vous à qui de bons airs jadis contai-
Méhul, Berton, Hérold et Boieldieu,
Vous tous qui maintenant régniez sur notre scène,

Vous, savant Halévy,
Vous aussi,
Vous, puissant Meyerbeer;
Vous, surtout, gracieux, inépuisable Auber...

La seconde partie formait une espèce de grand opéra avec récitatif. On y applaudit l'ouverture du *Jeune Henri*, de Méhul; le petit chœur de femmes du *Freyschütz*, auquel on avait ajouté quelques mesures; le duo de *Don Giovanni*, de Mozart; l'air des *Chevaliers de la fidélité*, de Charles de France, opéra de Boieldieu et d'Hérold; un duo d'*Elisa et Claudio*, de Mercadante, et l'air final du deuxième acte de l'*Otello*, de Rossini. MM. Grisar et Boieldieu fils avaient composé, au premier acte, une introduction suivie de couplets chantés par Mme Garcia, et se terminant par le motif du *Roi Dagobert*, habilement présenté. On avait intercalé, au milieu de ces couplets, un fragment de boléro espagnol bien connu. Cet opéra, malgré son mérite, n'obtint qu'un médiocre succès. L'*Ateule*, opéra-comique en un acte, paroles de M. de Saint-Georges, représenté à l'Opéra-Comique le 17 août 1841, fut mieux accueilli. Roger y jouait un travesti qui lui donna occasion de faire briller sa voix. La partition, sagement écrite, mérita l'estime des connaisseurs. M. Adrien Boieldieu fut plus heureux en cultivant le genre modeste de la romance. On lui doit plusieurs petits chefs-d'œuvre du genre, entre autres: *Povero, le valet de fer*, l'*Angé des premières amours*, *Le volé roi*, les *Oiseaux envolés*, etc. Après quelques années de silence, il donna le *Bouquet de l'enfance*, opéra-comique en trois actes, de Planard et de M. de Leuven, représenté à l'Opéra-Comique le 27 avril 1847. Le succès fut médiocre. « M. Boieldieu, écrivait M. Henri Blanchard, n'en est pas à son coup d'essai, et on aimerait à lui voir frapper des coups de maître. Il a le faire facile, mais quelque peu arriéré par la simplicité trop claire de sa mélodie et la naïveté de ses modulations. A Dieu ne plaise que nous nous fassions l'avocat des idées romantiques en musique; mais il faut reconnaître que le chant est devenu plus passionné et les accompagnements plus complets qu'ils ne l'étaient jadis. Le naturel est une belle qualité; mais il y a le naturel insignifiant, mais, plat, comme il y a le naturel élégant, facile, noble, élevé. M. Boieldieu nous semble se tenir au milieu de ces deux natures: c'est la pointe d'originalité, cet inattendu si nécessaire pour réveiller l'auditeur blasé par les styles si divers qu'on essaye à présent, qui fait défaut à M. Boieldieu. Sa muse est trop honnête fille, trop décente; elle ne se permet pas le plus petit écart. Elle nous fait l'effet de considérer les muses de Beethoven, et de Weber comme ces dames trop hardies du temps de la Régence, qui ne suivaient que les caprices de leur imagination. L'ouverture, après avoir débuté hardiment en sol mineur, ce qui présageait une sorte d'originalité de bon augure, se rabaisse en adoptant des allures de quadrille. L'introduction du premier acte mérite des éloges, ainsi que la *cachucha*, chantée avec un incomparable brio par Mlle Louise Lavoye. L'habile cantatrice dut bisser cet air. On remarqua la romance finale:

Ah! le plus beau jour de ma vie
Sera mon dernier jour.

Mais le critique que nous avons cité plus haut reprocha avec raison à Audran, qui interprétait ce morceau, d'abuser de la vibration. « Ce moyen d'expression, remarquait spirituellement M. Blanchard, fait tomber celui qui l'emploie trop fréquemment dans la sensibilité musicale, et rappelle cette excellente plaisanterie d'Arnal: « J'ai beaucoup connu un mouton qui chantait ainsi. » La *Butte des moulins*, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de MM. Gabriel et Deforges, fut représentée au Théâtre-Lyrique, le 6 janvier 1852. Le poème offrait d'habiles situations dont le compositeur profita avec intelligence. Par malheur, le peuple, à cette époque, n'avait guère le cœur à la chanson! Les couplets de Meillet, au deuxième acte: *A l'eau*, le finale et l'air de Mlle Rouvray, au troisième acte, furent vivement applaudis, et c'était justice. Encouragé par ce succès, M. Boieldieu donna au même théâtre, le 24 février 1854, la *Fille invisible*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. de Saint-Georges et Henri Dupin. Les trombones et les timbales étaient employés à profusion dans cet ouvrage, écrit, on le sentait, par un musicien expérimenté; mais toute la science ne saurait tenir lieu de ce joyau inestimable qui a nom mélodie. Toute la partie sérieuse de la partition, celle qui avait coûté sans doute de grands efforts au compositeur, ennuya le public, qui, dans sa justice, n'applaudit que deux morceaux, peu développés, mais agréables: les couplets de Conrad: *C'est un ami*, et un petit duo bouffe. L'ouvrage était très-bien monté. M. et Mme Meillet et Mlle Girard luttaient de talent et aidèrent au succès éphémère de cet opéra. M. Boieldieu a fait représenter à Bade, le 15 juillet 1858, le *Moulin du roi*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. de Leuven. Monjaube, Mmes Carvalho et Meillet remplissaient les principaux rôles. Un trio, au premier acte, et un duo, au second, provoquèrent d'unanimes bravos. Mme Carvalho couvrit le reste de la partition du prestige de son talent merveilleux. Il est pour le moins étrange que M. Félis, dans sa *Biographie des musiciens*

(nouvelle édition), ne fasse mention ni de l'opéra de *Marguerite* ni de celui du *Moulin du roi*.

M. Adrien Boieldieu a publié, à l'époque des élections de 1849, une brochure intitulée: *Ce que tout le monde pense, ce que tout le monde veut*. Ce compositeur a été décoré en 1853.

BOÏENS, nation celtique de la Gaule, célèbre dans l'antiquité pour avoir porté son nom en différentes contrées de l'Europe. D'après les écrits de Tite-Live, Strabon, J. César et Plin, nous pouvons diviser la famille des Boïens en quatre branches: 1° les *Boïens de la Gaule*, établis les uns dans la Lyonnaise I^{re}, entre la Loire et l'Allier, les autres dans la partie de la Novempopulanie qui devint plus tard le pays de *Buch*; 2° les *Boïens d'Italie*, qui pénétrèrent dans cette contrée avec les *Lingones*, cinq siècles avant J.-C., et s'établirent au N. de l'Etrurie, sur la rive droite du Pô; leur capitale était *Bononia* (auj. Bologne). L'an 193 avant J.-C., ils furent vaincus par les Romains, et une partie d'entre eux alla s'établir en Germanie, sur les bords du Danube, dans le voisinage des *Taurisques* et des *Scordisques*; 3° les *Boïens de Germanie*, qui descendaient vraisemblablement des Boïens expulsés de l'Italie septentrionale, et qui s'étaient établis dans la contrée appelée, d'après eux, *Boiohemum* (Bohême), furent vaincus par les Marcomans et allèrent se fixer à l'ouest, dans le pays qui reçut d'eux le nom de *Boioaria* ou *Boaria* (aujourd'hui Bavière); 4° les *Boïens d'Asie Mineure*, qui s'étaient établis dans une partie de la Galatie; on leur donnait aussi le nom de *Tolistoboiens*. D'après quelques érudits, les mots *Boie*, *Boia* signifient littéralement *homme*; d'après cette version, le mot *Boien* ne serait qu'une appellation générique appliquée aux différentes migrations gauloises.

BOIER s. m. (bo-ié). Mar. V. BOYER.

BOIFFER v. n. ou intr. (boi-fé). Souffler; enfler ses joues. « Se mettre en colère. » Vieux mot.

BOIGA s. m. (boi-ga). Erpét. Espèce de couleuvre d'Amérique.

BOIGNE (Benoit LEBORGNE, comte de), célèbre général au service de l'Inde, né à Chambéry en 1741, mort en 1830, était fils d'un marchand de pelleteries. Il suivit d'abord un régiment irlandais à l'île de France, servit ensuite dans un corps grec, fut fait prisonnier pendant le siège de Ténédos (1780), passa à Smyrne, en Egypte, puis dans l'Inde, et reçut du prince maharatta Sindiah le commandement en chef de ses troupes, qu'il eut bientôt dressées à la discipline et aux manœuvres européennes. Par son habileté et son courage, il remporta des victoires éclatantes, agrandit les domaines du rajah; mais lorsque celui-ci fut mort (1794), il revint dans sa patrie, possesseur d'une fortune colossale. Il en fit un noble usage: Chambéry lui doit des rues nouvelles, un théâtre, des hospices, un dépôt de mendicité et un collège.

BOIGNE (Charles de), littérateur français, né vers 1810. Il a publié divers écrits, entre autres un récit de voyage: *Dans les Highlands* (1852), et les *Petits mémoires de l'Opéra* (1856), qui contiennent des renseignements assez curieux sur ce théâtre. Il a longtemps rédigé la revue parisienne dans le *Constitutionnel*.

BOIGUACU s. m. (boi-gou-a-su). Nom du boa constrictor, espèce particulière au Brésil.

— Encycl. Le *boiguacu* habite les contrées sèches et établit sa demeure dans le creux des vieux troncs. Pour saisir sa proie quand il a faim, sans s'écarter de son gîte, le *boiguacu* choisit une place commode, d'où il puisse s'élever sur les animaux qui passent près de lui. Afin de mieux atteindre son but, il se dissimule dans une cavité de l'arbre ou sous les feuilles sèches, en prenant une précaution qu'il n'oublie jamais, et qui consiste à enrouler sa queue à un point d'appui résistant. Quand il est pressé par la faim et qu'il a une proie ne passe à sa portée, le *boiguacu* va à la chasse. Lorsqu'il s'approche d'un sanglier, d'un chevreuil ou d'un agouti, sa nourriture habituelle, le monstre s'élance après avoir d'abord noué sa queue à un arbre, et enveloppe sa proie d'une pression si puissante que l'animal succombe instantanément comme foudroyé. Puis le serpent entoure sa victime de plusieurs replis, la broie en tous sens et la réduit en une masse informe qu'il couvre de bave pour l'avaler plus facilement. Lorsque cette pâture informe est en disproportion avec sa taille, il introduit d'abord un peu la tête de l'animal dans sa vaste gueule, la vomit, la broie de nouveau et l'avale enfin en se dilatant les articulations des os de la bouche et des côtes, augmentant ainsi la capacité du tube intestinal par l'élasticité de la peau. Ordinairement, le *boiguacu* prend sa nourriture tous les six mois. Après sa digestion, qui est très-lente, le monstre passe encore des mois entiers sans manger et sans faire ses évacuations. Sa graisse suffit alors à l'entretien de son existence. La longueur du *boiguacu* varie entre 5 et 8 m., mais il arrive quelquefois à une longueur de 10 m. Sa peau tannée est employée à quelques ouvrages de cordonnerie.

BOILAY (Antoine-Fortuné), publiciste et administrateur, né à Paris en 1802. Après avoir été longtemps employé aux travaux du cadastre dans le Puy-de-Dôme, il entra au